

LA

BELLE FRANÇOISE,

VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR M. PAUL SIRAUDIN,

Représenté pour la première fois, sur le théâtre des Variétés, le 21 mai 1843.

Personnages.

Acteurs.

M. LEDOUX	M. RENAUD.
M ^{me} GERVAIS.....	M ^{me} JOLIVET.
LOUISETTE	M ^{lle} MUNIÉ.
FRANÇOISE.....	M. ADRIEN.
JEAN.....	M. KOPP.
UN PAYSAN.	

La scène se passe en 1810, dans une petite commune de la Bourgogne.

Une chambre rustique. Porte au fond, avec chatière au milieu de la porte. Porte à gauche.

SCÈNE I.

M. LEDOUX; puis, M^{me} GERVAIS.

LEDOUX. Tiens!.. personne!.. Où donc est Jean et Françoise? Nos deux tourtereaux sont allés se promener dans la campagne.

M^{me} GERVAIS, entrant. Eh bien! avez-vous vu Françoise?

LEDOUX. Non,.. et vous?..

M^{me} GERVAIS. Moi, non... puisque je vous demande où elle est.

LEDOUX. Du reste, cette santé, M^{me} Ger-
vais?

M^{me} GERVAIS. Ca ne va pas mal... et vous?

LEDOUX. Très bien... merci.

M^{me} GERVAIS. Où sont-ils les nouveaux ma-
riés?

LEDOUX. Ils sont sans doute... dans les champs,
ils seront allés cueillir la noisette.

M^{me} GERVAIS. Tenez, père Ledoux, voulez-
vous que je vous parle franchement?

LEDOUX. Parlez-moi franchement...

M^{me} GERVAIS. Eh bien! je crois que votre fils
n'aime pas ma nièce.

LEDOUX. Voulez-vous que je vous parle fran-
chement à mon tour?..

M^{me} GERVAIS. Je le veux bien...

LEDOUX. Eh bien!.. moi, je crois] que c'est
votre nièce qui n'aime pas mon fils.

M^{me} GERVAIS. Moi, je crois qu'ils ne s'ament
ni l'un ni l'autre!..

LEDOUX. Cependant ils sont mariés il n'y a
que deux jours...

M^{me} GERVAIS. Ah! si ma nièce Françoise était
malheureuse par le fait de votre fils... je ne
le souffrirais pas long-temps...

LEDOUX. Et si mon fils n'est pas heureux par
la faute de votre nièce Françoise, croyez-vous
que ça me fasse plaisir?..

M^{me} GERVAIS, à part. Je veux interroger Fran-
çoise...

LEDOUX, à part. Je veux questionner Jean.
(Haut.) Si j'avais su que la petite Louissette fit un
héritage!..

M^{me} GERVAIS. Bon! vous voilà encore?.. Mais
pensez-vous qu'elle aurait voulu de votre niais
de fils pour mari?..

LEDOUX. Françoise l'a bien pris...

M^{me} GERVAIS. Elle l'a pris pour un niais... et
d'ailleurs... c'est vous qui m'avez forcée à vous
donner ma nièce... je ne le voulais pas... ni
elle non plus...

LEDOUX. Moi! je vous ai forcée!..

M^{me} GERVAIS. Oui... et vous êtes bien heu-
reux que j'aie fini par céder... sans cela, votre

filz était pincé par le gouvernement... et il parlait pour la guerre...

LEDoux. Ça... je l'avoue, j'ai dû chercher à le marier, pour lui éviter d'embrasser la profession de tourlourou... mais il n'y avait pas que votre nièce dans le pays... j'aurais pu trouver mieux ailleurs... Louissette... tenez...

M^{me} GERVAIS. Louissette? Louissette était, encore, il y a deux jours, une pauvre petite paysanne, orpheline.

LEDoux. Oui, mais depuis deux jours, elle est riche par son héritage.

M^{me} GERVAIS. Oui, mais depuis deux jours votre fils est marié.

LEDoux. Sans cela...

M^{me} GERVAIS. Voyons, là, entre nous... ma nièce est une jolie femme... elle a été surnommée dans le pays... la belle Française.

LEDoux. Je ne conteste pas sa beauté... mais sa vertu... sa sagesse... (A part.) J'attends des renseignements.

M^{me} GERVAIS. Ah! M. Ledoux.

LEDoux. Permettez... il n'y a que deux mois que Française est ici... elle a été élevée à Quimper-Corentin... avec son frère... et c'est depuis le départ de ce dernier que votre nièce est venue à vous... qu'elle n'avait jamais vue.

M^{me} GERVAIS. C'est vrai... la pauvre petite!.. Son frère, obligé de se faire soldat, lui a conseillé de venir me trouver, moi, sa tante, la sœur de son père... Elle est venue... je l'ai reçue... et votre fils est son époux... voilà...

LEDoux. Tout ça c'est très bien! mais qui est-ce qui m'assure que le cœur de Française n'avait pas parlé à 200 lieues d'ici... (A part.) Je saurai à quoi m'en tenir...

M^{me} GERVAIS. Assez, Monsieur... vos soupçons sont injurieux à la fin... d'ailleurs votre fils n'est déjà pas un si bon sujet!..

SCÈNE II.

LES MÊMES, LOUISETTE.

LOUISETTE, à la cantonnade. Mais finissez donc, M. Jean!

M^{me} GERVAIS. Tiens!.. c'est Louissette!

LEDoux. Après qui en a-t-elle donc?..

LOUISETTE, à la cantonnade. Je le dirai à votre femme.

(Elle entre.)

M^{me} GERVAIS. Qu'est-ce que c'est donc?..

LOUISETTE. Ah! pardine!.. je suis bien aise de vous voir M^{me} Gervais... et vous aussi, M. Ledoux... figurez-vous que c'est votre fils... qui voulait m'embrasser...

M^{me} GERVAIS, à Ledoux. Là... voyez-vous?..

LEDoux. C'était pour plaisanter...

LOUISETTE. Pour plaisanter... allons donc... il me disait: Ah! Louissette... je t'en prie... laisse-moi t'embrasser... ça me réchauffera... effectivement... j'ai remarqué qu'il grelottait... et qu'il avait le bout du nez tout rouge... (A part.) Je ferai mes confidences à Française... (Haut.) Mais tenez, le voilà, votre fils... voyez dans quel état il est...

SCÈNE III.

LES MÊMES, JEAN.

JEAN, soufflant dans ses doigts, et tapant des pieds. Je suis gélé de pied en cap... je suis sûr que mon nez rendrait des points... à un homme... cuit.

LEDoux. D'où viens-tu, Jean?

JEAN. Moi? j'ai été me promener un peu... à la fraîche... (Il soupire.) Ah!

M^{me} GERVAIS. Et Française?..

JEAN. Française?

LEDoux. Ta femme?

JEAN. Ma femme... eh bien?..

LEDoux. Où est-elle?

JEAN. Où elle est? (A part, en soupirant.) Ah! (Haut.) Elle est au marché...

LOUISETTE. Au marché? j'en viens du marché, et je ne l'ai pas rencontrée...

JEAN. Diable! c'est qu' alors elle aura été mener les poules... au poulailler.

LEDoux, à part. Jean à quelque chose qu'il ne veut pas dire...

M^{me} GERVAIS, à part. Il faut que j'interroge Française... Ah! dites donc, Jean, Louissette vient de se plaindre de ce que vous vouliez toujours l'embrasser...

JEAN. Moi?..

LOUISETTE. Ça, c'est vrai.

JEAN, à Louissette. Ne dites donc rien!..

LOUISETTE. Du tout... du tout, Monsieur... et je sais bien encore d'autres choses que je ne veux dire que devant votre femme...

JEAN. Ah! Louissette! Louissette!

M^{me} GERVAIS. Mais qu'est-ce donc?.. Ah! voilà Française!

SCÈNE IV.

LES MÊMES, FRANÇOISE.

FRANÇOISE. Bonjour, ma tante... (Elle se précipite dans ses bras.) Ah! je suis bien malheureuse!

LEDoux. Voyons, Française!

FRANÇOISE. Ah! Monsieur, ce n'est pas parce que mon époux est votre fils... mais c'est un fier galopin!

JEAN. Un galopin?

FRANÇOISE. Oui, Monsieur... je sais votre conduite... Ah! ma tante! que je vous embrasse encore! et toi aussi, ma bonne Louissette!..

(Elle l'embrasse.)

LEDoux, à Jean. Allons, voyons, va l'embrasser.

JEAN. Française, eh bien! et moi?

FRANÇOISE. Moi! vous embrasser!

JEAN. Ma petite femme!

FRANÇOISE. Ah! je suis bien malheureuse!..

JEAN. Ah! mais à la fin je me révolte... mais moi aussi je suis bien malheureux! et si on savait...

FRANÇOISE. Si vous dites un mot de nos dissensions domestiques, prenez garde...

JEAN. Eh bien! Françoise... j'ene dirai rien... mais ne dites pas, non plus que je vous rends malheureuse!..

M^{me} GERVAIS. Ah! ça, voyons... qu'est-ce que tout ça signifie?..

LOUISETTE. Je vais vous le dire, moi!..

FRANÇOISE. Louise!..

JEAN. Louise!..

LOUISETTE. Oui... M. Jean est un vilain qui rend sa femme malheureuse... d'abord, comme je vous le disais tout-à-l'heure... au lieu d'être gentil et caressant avec elle, il est toujours à vouloir me cajoler...

FRANÇOISE. Vous le voyez, ma tante!

LOUISETTE. Et ce qu'il y a de plus fort, c'est que depuis deux jours qu'ils sont mariés... tous les soirs... à l'heure... où... on dort... moi, qui demeure en face cette maison... je vois M. Jean sortir.

LEDOUX. Jean!

M^{me} GERVAIS. Ah!

JEAN. Silence donc, Louise!.. vous voyez, Françoise... tout le monde va savoir...

FRANÇOISE. Taisez-vous.

LOUISETTE. Cette nuit encore... il l'a passée à se promener dans les champs, aux environs...

LEDOUX. Toute la nuit?

LOUISETTE. Toute la nuit!..

LEDOUX et M^{me} GERVAIS. Ah!

JEAN. Mais si vous saviez...

LOUISETTE. Voilà pourquoi il a le nez rouge... pourquoi il grelotait ce matin... et pourquoi il voulait m'embrasser pour se réchauffer... Fi! Monsieur...

(Elle passe devant lui, lui jette un regard méprisant et s'en va au fond.)

M^{me} GERVAIS, même jeu que Louise!.. Ah! Jean!

JEAN. Ah! ça, mais!

LEDOUX, même jeu. Ah! mon fils!..

JEAN. Mais papa...

Air du Tambour-Major.

LEDOUX, LOUISETTE, M^{me} GERVAIS, FRANÇOISE.

Traiter ainsi vot' femme,
Sans égard, sans douceur,
Vot' conduite est infâme,
Cela vous portera malheur.

JEAN.

Traiter ainsi ma femme,
Sans égard, sans douceur;
Ma conduite est infâme,
Et cela me port'ra malheur.

FRANÇOISE, s'approchant de Jean.

Allez, Monsieur, quittez cette demeure,
Et laissez-moi gémir dans ma maison...
Je vous app'lais galopin tout à l'heure...
Je m' suis trompé... vous n'êtes qu'un polisson.

REPRISE.

(M^{me} Gervais, Louise et Ledoux sortent au fond, Jean au second plan, Françoise sur le devant. Ils sortent tous, excepté Françoise.)

SCÈNE V.

FRANÇOISE, seule.

Ah! je respire enfin... pourvu que cet imbécille de Jean n'aille pas dire que c'est moi qui tous les soirs le mets à la porte, et le force ainsi à passer des nuits... blanches... ça amènerait des explications qui ne m'iraient pas du tout... Ah ça! voyons... je suis bien seul... ce verrou est tiré... faisons-nous la barbe... (Il tire des rasoirs de sa poche.) Elle pique, ma foi... et si j'embrassais Louise!..

Air : Patrie, honneur, etc.

Si j'embrassais Louise!.. il faudrait voir
Ma situation trop perplexe;
Car el! pourrait s'apercevoir
Que j'ene fais pas partie du beau sexe :
C'est par les ch'veux qu' s' perdit Absalon ;
Moi, je n' veux pas m' perdre par le menton.

(Il se savonne.) J'ai tout de même eu là une bonne idée...

(Il va pour se raser.)

SCÈNE VI.

JEAN, FRANÇOISE.

JEAN, à la chatte. Que vois-je?... Ma femme qui se rase!..

FRANÇOISE. Fichtre!.. je suis pincé!..

JEAN. Mon épouse... a de la barbe...

FRANÇOISE. Chut! pas si haut!

(Elle va lui ouvrir.)

JEAN, entrant. Ah ça! j'ai donc épousé un sapeur...

FRANÇOISE, à part. Ma foi! il faut tout lui dire. (Haut.) Ecoutez-moi bien, Jean... je suis un homme...

JEAN. Ah bah!..

FRANÇOISE. Je ne m'appelle pas Françoise... mais bien Jeanis, et si je t'ai épousé!.. Mais je ne peux pas parler et me faire la barbe... te rases-tu?

JEAN. Quelquefois... le dimanche... pour aller à la messe.

FRANÇOISE. Eh bien! rase-moi. Pendant ce temps-là... je vais tout te raconter...

(Il s'assied et Jean le rase.)

JEAN. Qu'est-ce que tout ça veut dire?..

FRANÇOISE. Allons, dis-moi, Jean... pourquoi m'as tu épousée, toi?..

JEAN, tout en le rasant. Je vous ai épousée parce que je croyais que vous faisiez l'ornement de ce sexe faible et timide qu'on est convenu d'appeler la plus belle moitié du genre humain... ce qui est fort désagréable pour nous, qui composons l'autre moitié... la vilaine.

FRANÇOISE. Prends garde à me couper... Ensuite?

JEAN. Ensuite, je vous ai épousée parce que vous étiez la seule fille à marier dans le pays... et que je ne voulais pas aller me battre contre les Prussiens.

FRANÇOISE. Tu m'écarches.

JEAN. Ce n'est rien. Je vous avouerai entre nous... entre-z-hommes, que j'aurais mieux aimés épouser Louissette... mais papa ne voulait pas parce qu'elle n'avait pas le sou.

FRANÇOISE. Ah ! tu me coupes... continue!..

JEAN. A vous couper ?

FRANÇOISE. Eh non ! imbécille.

JEAN, à part. Il m'appelle imbécille... J'ai des démangeaisons de lui couper la gorge.

FRANÇOISE. Tu disais donc que tu m'as épousée ?

JEAN. Ah ! je vous ai épousée parce que si je ne m'étais pas marié au plus tôt, j'aurais fait partie de l'armée impériale.

FRANÇOISE. Tu es donc capon ?

JEAN. Très bien.

FRANÇOISE. Tu ne veux donc pas faire la guerre ?

JEAN. Moi, faire la guerre... moi, vouloir être un héros ? si donc... (Dédaigneusement.) C'est bon pour les braves...

FRANÇOISE. Eh bien ! moi, Jean, je suis dans la même position que toi.

JEAN. Ah bah!

temps heureux de la chevalerie.

Je n' veux pas être un fils de la victoire;

Je ne veux pas être ceint de lauriers;

Je ne veux pas être couvert de gloire ;

Je n' désire pas fair' partie d' nos guerriers.

J' suis peu jaloux de prouver ma vaillance

Et de voler de succès en succès...

J'ai bien plus peur pour moi que pour la France.

Je suis François avant d'être français.

FRANÇOISE. Je vivais fort tranquillement à Quimper-Corentin, avec une sœur qui se nommait Françoise. Ma sœur fit connaissance d'un officier qui l'enleva. qui l'épousa et qui l'emmena avec lui à la suite de l'armée... je restai donc seul, travaillant du mieux que je pouvais pour gagner ma vie... lorsque j'attrapai l'âge de 20 ans. L'empereur ne me connaissait pas personnellement... cependant il désira me voir rangé sous les drapeaux... Je ne mordais pas beaucoup à la chose... ce qui fit qu'un beau matin... je pris quelques effets que Françoise avait laissés, je m'en revêtis... je partis de Quimper, et j'arrivai ici embrasser ma tante, M^{me} Gervais, non comme un neveu... mais... comme une nièce...

JEAN. Vous ressemblez donc à votre sœur ?..

FRANÇOISE. Pas plus que tu ne ressembles à un joli garçon... mais comme ma tante ne nous avait jamais vus ni l'un, ni l'autre, elle m'a reconnu tout de suite... pour Françoise... puis, au bout de 2 mois que j'étais ici à l'abri de toutes recherches elle a trouvé que M. Jean Ledoux, fils de M. Ledoux, maire de Chagny (Saône-et-Loire) était un bon parti pour moi, Françoise, et elle me força à t'épouser. Je connaissais ta venette pour l'état de soldat, je n'avais rien à craindre de toi, parce que tu ne pouvais pas me trahir sans te compromettre, voilà pourquoi j'ai consenti..

JEAN. Mais, pourquoi que tu ne m'as pas dit

ça tout de suite, au lieu de m'envoyer passer les nuits à la belle étoile ?

FRANÇOISE. J'avais toujours le temps, si j'étais sûr que tu te tairais quand tu saurais tout, j'étais encore plus sûr que tu ne parlerais pas tant que tu ne saurais rien.

JEAN. Ah ben ! la farce est bonne !

FRANÇOISE. Elle est bonne, mais elle est dangereuse...

JEAN. Dangereuse !

FRANÇOISE. Oui.. parce que, si on découvrait la plaisanterie...

JEAN. Eh bien !

FRANÇOISE. Si on la découvrait nous, serions tous compromis... moi, d'abord, puis, ton père, puis toi, M^{me} Gervais... tous ceux enfin qui ont aidé à faire notre mariage!..

JEAN. Mais nous ne savions pas...

FRANÇOISE. Parbleu ! je le sais très bien que vous ne saviez pas.. mais on ne vous croirait pas; mais on dirait : M. Ledoux, qui ne voulait pas que son fils tombât à la conscription, l'a marié au plus vite... et comme il n'y avait pas de fille à épouser dans le pays, il en a confectionné une. Tu comprends ?

JEAN. Mais c'est très-grave, ça !

FRANÇOISE. Mais je le sais bien... aussi je compte bien que tu ne me vendras pas...

JEAN. Ah ! cependant...

FRANÇOISE. Songe-z-y bien, Jean... Si tu dévoilais la plaisanterie, tu redeviendrais garçou, et par conséquent réfractaire...

JEAN. Ah ! diable ! non... je ne dirai rien...

FRANÇOISE. Tu comprends qu'il faut que cette confiance demeure entre nous... et qu'il est essentiel, aux yeux de tous, de nous conduire comme si nous étions mari et femme.

JEAN. Je comprends...

FRANÇOISE. Et je crois que pour donner plus de vraisemblance à la chose, nous ne ferions pas mal de faire mauvais ménage...

JEAN. Bonne idée!..

FRANÇOISE. Il faudra se disputer quelquefois.

JEAN. Souvent.

FRANÇOISE. Il faudra même que l'un des deux rende l'autre malheureux...

JEAN. C'est cela... (A part.) C'est lui qui sera l'autre...

FRANÇOISE. Enfin, pour que la comédie soit complète... il faudra... se donner quelques.. comment dirai-je cela ? quelques calottes...

JEAN. Ça me va encore (A lui-même) En ma qualité de mari, c'est moi qui me chargerai de cela.

FRANÇOISE. Il est bien entendu qu'on se tapera légèrement.

JEAN. Oh ! ça n'est pas mon avis... je crois que comme vous disiez, tout à l'heure... pour donner plus de vraisemblance à la chose, il faudrait se taper un peu solidement.

FRANÇOISE. Ah tu crois ?

JEAN. Je pense que ça n'en vaudra que mieux (A part.) Ah ! gredin, voilà deux nuits que tu me fais passer en plein air... Je vais me venger.

FRANÇOISE. Eh bien ! soit. A partir de tantôt, nous commencerons...

JEAN. C'est cela...

FRANÇOISE. Et tout les jours, matin et soir...

JEAN. Ah ! deux fois par jour ?

FRANÇOISE. Oui, cela vaut mieux.. Dès ce soir, je te donnerai une roulée.

JEAN. A moi ?

FRANÇOISE. Je te fichera des calottes.

JEAN. Pardon ! pardon !

FRANÇOISE. De coups de pieds...

JEAN. Non, non !..

FRANÇOISE. Tu réplique ! v'là.

(Il lui donne un soufflet.)

JEAN. Ah ! c'tte gifle !..

FRANÇOISE. C'est ton entrée en ménage... ça sera ta rente tous les jours.

Aria de Don Pasquale.

Quel joli petit ménage
Nous allons faire à présent ;
Les jeunes époux du village,
S'ront jaloux de nous maintenant.

(A Jean.)

Pour toi, mon cher, quelle chance
Te sourit eu ce moment :
Chaque jour tu recevras un' danse
Avec accompagnement.

REPRISE.

JEAN.

Quel fichu vilain ménage
Je m'en vais faire à présent !
Je crois que de ce village
J' suis l' plus malheureux vraiment.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, LEDOUX.

LEDOUX. Eh bien ! mes enfants, quel vacarme ! quel bruit !..

FRANÇOISE, à part. Mon beau-père !.. (Haut.) Ah ! je suis une femme bien malheureuse !..

(Il se met à pleurer.)

JEAN, se levant. De quoi, bien malheureuse ?

FRANÇOISE. Il me frappe, Monsieur, il me bat comme du plâtre.

JEAN. Ah !

LEDOUX. Quoi ! Monsieur... ah !

JEAN. Il a le front de dire que je le frappe (A Françoise.) Tu as le front de dire que je te frappe ?

FRANÇOISE. Oui !.. oui !..

JEAN. Ça n'est pas vrai !

FRANÇOISE. J'en ai donc menti ?

JEAN. Très bien.

LEDOUX. Je ne savais pas mon fils si brutal et si emporté.

FRANÇOISE. Ah ! j'en ai menti !.. voilà.

(Elle lui donne un soufflet.)

JEAN. Bon ! encore un !..

LEDOUX, se retournant. Quel est ce bruit ?

JEAN. Vous l'avez entendu, papa ?

LEDOUX. C'est un soufflet, je crois...

FRANÇOISE, mettant la main sur sa joue. Qu'il vient de me donner...

JEAN. Ah ! je lui ai donné un soufflet !..

LEDOUX. N'essayez pas de le nier... je l'ai entendu...

JEAN. C'est possible... mais c'est moi qui l'a reçu.

FRANÇOISE. Ah ! grand menteur !

LEDOUX. Ah ! vous joignez le mensonge à la brutalité, Monsieur...

JEAN. Mais p'da...

Aria : Au nom du Commissaire.

FRANÇOISE.

Que je suis malheureuse
J' voudrais bien savoir comment tout c'la finira.
Je suis malheureuse !
Mais de cett' conduit'-là
Le ciel un jour le punira.
Dans un ménage' tout n'est pas rose.

LEDOUX.

Je viens d'en être le témoin ;
Entr' époux, faut s' passer quéqu' chose.

JEAN.

Mais il n' m' pass' que des coups de poing.

FRANÇOISE.

Que je suis malheureuse, etc., etc.

LEDOUX et JEAN.

Elle est bien malheureuse, etc., etc.

(M. Ledoux s'en va par le fond ; Françoise par la droite.)

SCÈNE VIII.

JEAN, seul.

Cette situation-là ne peut pas durer longtemps... Je veux bien être marié... pour de rire... mais je ne veux pas être battu pour de bon... et dire qu'il faut que j'endure cela !.. mais j'y mettrai bon ordre... Oh ! pour quoi faut-il qu'il soit plus fort que moi... le lâche... il est bien heureux que je ne puisse tout dévoiler sans me compromettre. Ah ! c'est Lonisette ; comme je vais l'embrasser, à présent... sans remords, sans le moindre remords.

SCÈNE IX.

JEAN, LOUISETTE.

LOUISETTE. Ah ! vous êtes seul, M. Jean ?
JEAN. Oui, Louisette... je suis seul et unique dans ma position.

LOUISETTE. Où est donc votre femme ?

JEAN. Ma femme ? je m'en fiche pas mal de

mon... épouse... mais parlons d'autre chose... de vous, Louise, qui êtes bien gentille, que j'aime beaucoup...

LOUISETTE. Allez-vous encore recommencer ?

JEAN. Ah ! voyez-vous, Louise, je ne forme plus qu'un vœu, je ne fais plus qu'un rêve, c'est de vous avoir pour compagne... laissez-moi continuer... c'est d'être toujours avec vous... près de vous... c'est de humer l'air que vous-z-humez...

LOUISETTE. Vous êtes bête, Jean !

JEAN. Je le veux bien...

LOUISETTE. Mais si Françoise vous entendait ?..

JEAN. Ma femme ? mon épouse ? ma moitié ? ma chère moitié !.. je m'en fiche un peu !

LOUISETTE. Monsieur je vous prévient que je ne veux pas que vous disiez du mal de votre femme... il est inconvenant qu'après deux jours de mariage on se conduise comme vous le faites.

JEAN. Tiens, je vas me gêner.

LOUISETTE. Et puis, moi, je l'aime cette bonne Françoise, elle est si excellente pour moi..

JEAN. Vous l'aimez. (A part.) Est-ce qu'elle lui aurait expliqué la parabole ! Oh ! non.. Françoise n'aurait pas été si imprudente...

LOUISETTE. Oui, Monsieur... et tout le mal que vous me direz d'elle lui sera rapporté.

JEAN. Rapportez... si vous voulez...

LOUISETTE. Et si vous avez le malheur de me dire des galanteries, des douceurs, je lui dirai aussi...

JEAN. Eh bien ! ça me va... j'accepte. Je vais vous en faire des mots agréables.

LOUISETTE. Vous vous en repentirez...

FRANÇOISE, paraissant à la porte. Qu'est-ce que j'entends là ?

JEAN. Ah ! non... Louise... d'abord, j'aime pas mon épouse... je n'aime que vous, je vous trouve gentille à croquer... et elle, je l'a trouve... oh !

(Il reçoit un coup de pied de Françoise.)

LOUISETTE. Qu'avez-vous donc ?

FRANÇOISE. Ce n'est rien.

JEAN. Comment rien ? Il appelle ça rien.. me donner des coups de pied à l'endroit où les soldats placent leur giberne !

SCÈNE X.

LES MÊMES. FRANÇOISE.

FRANÇOISE. Ah ! traître ! je t'y prends à faire la cour à Louise.

JEAN, à part. Françoise, pas de bêtises.

FRANÇOISE. Ah ! je dis des bêtises.

JEAN, à part. Non... vous n'entendez pas... je dis...

FRANÇOISE. Coureur... volage...

JEAN. Moi !

LOUISETTE. C'est bien fait... eourage Françoise... allez toujours... c'est un monstre.

JEAN. Ah ! mais, à la fin..

FRANÇOISE, à part. Tu sais nos conventions... deux fois par jour...

JEAN. Mais.

FRANÇOISE. Tu raisonnes, je crois.

(Elle lui donne un soufflet.)

JEAN. Ah !

SCÈNE XI.

LES MÊMES, M^{me} GERVAIS.

M^{me} GERVAIS, entrant. Ah ! ma nièce, c'est donc vous maintenant ?.. Moi qui croyais au contraire que c'était lui.

JEAN. Ah ! bon. Ah ! ma tante, je suis bien aise que vous arriviez... vous voyez...

M^{me} GERVAIS. Fil ! Françoise... frapper votre mari... ah ! c'est mal !

LOUISETTE. Mais, Madame, si vous saviez...

M^{me} GERVAIS. Louise, ça ne vous regarde pas.

FRANÇOISE. Ah ! je suis une femme bien malheureuse !

M^{me} GERVAIS. Taisez-vous !.. Jusqu'alors, j'avais pris votre parti, mais maintenant...

FRANÇOISE. Je le vois bien, tout le monde m'abandonne.

LOUISETTE. Soyez tranquille, je ne vous abandonnerai pas, moi.

FRANÇOISE. Personne ne m'aime, ici.

LOUISETTE. Eh bien ! et moi donc ?

FRANÇOISE. Ah ! vous m'aimez, vous ?

JEAN. Qu'est-ce qu'ils se disent donc, là ?

M^{me} GERVAIS. Laissez-les un peu entre elles... tu sais, les femmes...

JEAN. De quoi, les femmes ?..

FRANÇOISE. Vous me donnez tort, sans m'entendre, ma tante ; j'ai levé la main sur mon mari, c'est vrai.

JEAN. Et vous l'avez baissée, la main ?

FRANÇOISE. J'avais mes raisons... Mais, puisque je vois... que je n'ai pas l'amour de mon mari... que ma tante elle-même semble s'éloigner de moi... eh bien ! je vais verser mes chagrins dans le sein de l'amitié... Oui, Louise, je veux verser dans votre...

JEAN. Pas de ça, Louise.

LOUISETTE. Laissez-moi donc, vous !

JEAN, à Françoise. Ah ! tu veux verser tes chagrins dans le sein de l'amitié, et tu choisis Louise pour ça... Tu n'es pas bête, toi... mais je m'y oppose.

LOUISETTE. Et de quel droit ?

JEAN. Comment, de quel droit ? (A part.) Ah ! diable ! je ne peux pas, cependant...

M^{me} GERVAIS. Laissez-les donc tranquilles... les femmes ont toujours quelques petites choses à se dire.

JEAN. C'est justement pour ça que je ne veux pas que Louise fréquente mon épouse... Louise, ici.

Air du Dieu et la Bayadère.

JEAN.

Venez donc ici, Louise,
N'allez pas dans sa chambrette

En cachette
Et seulette,
Elle vous perdra, vous tromp'ra.

REPRISE.

JEAN.
Venez donc ici, etc.

LOUISETTE.
Je veux aller, moi, Louissette,
Dans sa petite chambrette,
En cachette et seulette,
Qu'importe' ce qu'il arriv'ra.

FRANÇOISE.
Venez avec moi, Louissette,
Dans ma petite chambrette,
Et seulette, en cachette,
Rien il ne vous arriv'ra.

M^{me} LEDOUX.
Vouloir empêcher Louissette
D'aller dans sa petit' chambrette,
Et seulette, en cachette,
Je n' comprends rien à cela.

(Françoise et Louissette sortent par la porte de gauche.)

SCÈNE XII.

M^{me} GERVAIS, JEAN.

JEAN. Mais, Louissette, ne l'écoutez pas...
Ah! M^{me} Gervais, si vous saviez...

M^{me} GERVAIS. Qu'est-ce qu'il a donc ?

JEAN. Mais ne les laissez donc pas ensemble,
mais appelez-la donc !..

M^{me} GERVAIS. Allons, Louissette... Louissette...

JEAN. Louissette!..

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, LOUISETTE.

LOUISETTE. Eh bien ! mon Dieu ! quoi donc ?

JEAN. Arrivez ici, Mademoiselle... Je ne veux pas que vous fréquentiez François...se... Que faites-vous là dans sa chambre ?

LOUISETTE. Dame ! j'ahais lui essayer son corset.

JEAN. Son corset !.. Ah ! je vous défends...

LOUISETTE. Comment ?

JEAN. D'ailleurs, vous êtes chez moi, et j'ai le droit de...

LOUISETTE. Vous me renvoyez, Monsieur... C'est bien, je m'en vais... mais vous me le palez !..

(Elle sort.)

SCÈNE XIV.

JEAN, M^{me} GERVAIS ; puis, LEDOUX.

JEAN. Ah ! ma tante, ma bonne tante !.. Mais, j'y pense, vous n'êtes plus ma tante... puisque votre nièce... c'est-à-dire... Oh ! je m'y perds ! mais je vous en prie... la plus grande discrétion !.. Ah ! voilà papa.

M^{me} GERVAIS. Que diable veut-il dire ?

LEDOUX, une lettre à la main. Ah ! ce que j'avais deviné était vrai... (Haut.) Jean, laisse-moi, et vous aussi, M^{me} Gervais.

JEAN. Mais papa, je voudrais bien savoir...

LEDOUX. Tu ne sauras tout cela que trop tôt, mon garçon... Justement, j'entends Françoise, je veux lui parler à elle seule... allez.

ENSEMBLE.

Air du Châlet.

Allez, qu'on me laisse avec elle ;
Sans plus tarder , éloignez-vous.
Je veux avoir un compte fidèle
De sa conduite envers nous tous.

JEAN et M^{me} GERVAIS.

Allons, qu'on le laisse avec elle ;
Sans plus tarder , éloignons-nous.
Il veut avoir un compt' fidèle
De sa conduite envers nous tous.

(Jean et M^{me} Gervais sortent.)

SCÈNE XV.

LEDOUX, FRANÇOISE.

FRANÇOISE, sortant. Eh bien ! Louissette, je vous attends... Ah ! mon beau-père !

LEDOUX. Oui, votre beau-père, qui a un compte sévère à vous demander de votre conduite.

FRANÇOISE. A moi ?

LEDOUX. Écoutez-moi, Françoise... ce que j'ai à vous dire est très grave...

FRANÇOISE, à part. Est-ce que cet imbécille de Jean aurait bavardé ?.. (Haut.) J'écoute.

LEDOUX. Quand je vous ai demandée en mariage à M^{me} Gervais, votre tante, j'avais lieu de penser que mon fils épousait une vertueuse et honnête fille...

FRANÇOISE. Que voulez-vous dire ?

LEDOUX. Je veux dire que vous nous avez indignement trompés !

FRANÇOISE, à part. Jean aura parlé. (Haut.) Expliquez-vous ?

LEDOUX. Voici... une lettre... que je reçois à l'instant de Quimper-Corentin.

FRANÇOISE. Ah ! diable...

LEDOUX. Lisez-la.

FRANÇOISE. Non, merci... lisez vous-même.

LEDOUX. Je l'ai déjà lue... lisez, vous.

FRANÇOISE. J'ai des raisons pour ne pas la lire.

LEDoux. Puis-je les connaître ?

FRANÇOISE. Cela va peut-être vous paraître invraisemblable... je sais calculer, je connais ma géographie, j'écris couramment... mais je ne sais pas lire...

LEDoux. Ah ! c'est différent... alors je vais vous dire le contenu de cette lettre.

FRANÇOISE. Je ne demande pas mieux.

LEDoux. Votre conduite à Quimper-Corentin n'a pas toujours été irréprochable...

FRANÇOISE. A moi ?..

LEDoux. Avant de venir ici, n'avez-vous pas laissé quelque souvenir à Quimper-Corentin ?

FRANÇOISE. Mais, oui... (A part.) pas mal de petites dettes.

LEDoux. Ah ! vous l'avez !..

FRANÇOISE. Je l'avoue d'autant plus volontiers que vous en paraissez instruit.

LEDoux. Eh bien ! oui, Françoise... et je suis honteuse pour vous des procédés indignes que vous avez eus envers nous... Quoi ! vous donner pour une fille sage... et tranquille...

FRANÇOISE. Il sait tout !..

LEDoux. Quand vous n'êtes, au contraire... qu'une fille qui a été enlevée par un officier de la garnison.

FRANÇOISE. Moi, j'ai été enlevé par un officier ?..

LEDoux. Et qui vous a rendue mère de famille !..

FRANÇOISE, à part. Allons, bon ! je suis mère de famille à présent... Ah ! mais, j'y suis... il me prend pour ma sœur !.. Bravo ! très bien !

LEDoux. Vous ne répondez pas...

FRANÇOISE. Je suis anéantie !

LEDoux. Il est bien temps !... car enfin, mon fils Jean ne vous avait rien fait pour le tromper ainsi.

FRANÇOISE. Eh ! parbleu ! votre fils...

LEDoux. Comment, parbleu !.. Vous jurez !.. Ah ! quelle habitude de garnison !

FRANÇOISE. Au fait, je ne sais pas pourquoi je me généralisais... Eh bien ! oui, là, je jure ! je bois... aussi !

LEDoux. Ah !..

FRANÇOISE. Et si vous dites encore un mot, je vous dirai que je fume ! que je culotte des pipes !

LEDoux. Ah ! si !..

FRANÇOISE. Eh bien ! oui, je ne le dissimulerai pas plus long-temps... je vous ai attrapés, vous et M^{me} Gervais...

LEDoux. Quelle effronterie !..

FRANÇOISE. Tiens, au fait, j'aime autant passer pour ce qu'il croit... que de lui tout dire... (Haut.) Oui, papa beau-père... votre fils est un cornichon que j'ai mis dedans.

LEDoux. Ah ! ah ! Françoise, quel langage... Je dévoilerai à tout le monde...

FRANÇOISE. Vous serez bien avancés quand vous aurez divulgué les écarts d'une jeune fille naïve et timide, qui s'est laissé entraîner au torrent des passions... On me plaindra, et on se fichera de vous !

LEDoux. Ah !

FRANÇOISE. Oui, qu'on s'en fichera... et on

dira : Oh ! cette pauvre M^{me} Jean... c'est une femme bien malheureuse !

LEDoux, Quelle audace !

FRANÇOISE. Ah ! oui, je suis une femme bien malheureuse !..

(Elle sort.)

SCÈNE XVI.

LEDoux, seul.

Eh bien ! elle est gentille, ma bru !.. Ah ! mon Dieu ! comment sortir de là ?.. D'abord, il faut tout dire à Jean... lui apprendre comme il a été trompé, l'amener ainsi à le détacher... de cette femme... s'il a de l'affection pour elle... puis, le divorce... Il n'y a que cela. Ah ! le voici.

SCÈNE XVII.

LEDoux, JEAN.

LEDoux. Eh bien ! mon pauvre Jean ?

JEAN. Quoi donc, papa ?

LEDoux, à part. Brusquons la chose... (Haut.) Ta femme...

JEAN. Eh bien ?..

LEDoux. Eh bien ! ta femme n'est pas ce qu'elle paraît être.

JEAN. Oh ! non, elle n'est pas ce qu'elle paraît être.

LEDoux. Quoi ! tu saurais...

JEAN. On m'a tout avoué...

LEDoux. Eh bien ?

JEAN. Eh bien ! j'ai trouvé la position assez cocasse.

LEDoux. Cocasse ?.. Comment, cela ne t'affecte pas plus... Je ne te croyais pas si philosophe.

JEAN. J'aime mieux être philosophe que d'être soldat.

LEDoux. Oh ! mais, sois tranquille, mon pauvre garçon, j'ai un moyen de te débarrasser de ton épouse.

JEAN. Du tout, du tout, je la garde.

LEDoux. Mais, cependant... nous avons le divorce.

JEAN. Non, non... Si je divorçais, je redeviendrais garçon... et si je redevais garçon, l'Empereur me ferait incorporer dans ses régiments... merci !

LEDoux. Mais, du tout... Apprends donc qu'il y a amnistie.

JEAN. Bah !

LEDoux. Amnistie pour tous les réfractaires.

JEAN. Quoi, vraiment ?

LEDoux. Et la paix est signée.

JEAN. Oh ! alors, c'est différent... je divorce !

LEDoux. Reste à savoir, maintenant, si de son côté...

JEAN. Oui, je réponds de son consentement.

LEDoux. Tu réponds de son consentement ?.. Mais alors, pourquoi t'avoir trompé ?.. pour

vouloir se séparer aujourd'hui? Il valait mieux ne pas se marier du tout.

JEAN. Eh bien ! et le départ pour la guerre, donc ?

LEDOUX. Quoi ! c'était par dévouement...

JEAN. Oh ! par dévouement...

LEDOUX. Pour t'empêcher de partir.

JEAN, à part. Et pour ne pas partir non plus.

LEDOUX. Ah ! c'est différent... je lui rends un peu de mon estime... sa faute est moins grande. Ainsi, maintenant, puisque vous êtes d'accord tous deux, je vais m'occuper du soin de vous faire divorcer.

(Il sort.)

JEAN. C'est ça.

SCÈNE XVIII.

JEAN, seul; puis, FRANÇOISE.

JEAN. Oh ! quel bonheur !.. je vais donc pouvoir épouser... Louise... elle que j'aime tant, qui est si gentille.

FRANÇOISE. Qu'est-ce que tu dis là ?

JEAN. Ah ! c'est toi ?.. Oh ! tout est joliment changé... Françoise, nous allons divorcer.

FRANÇOISE. Ah !

JEAN. Papa se charge de tout cela.

FRANÇOISE. Il n'y a qu'une petite difficulté...

JEAN. Laquelle ?

FRANÇOISE. C'est que je ne veux pas me séparer de toi... Je t'aime trop !

JEAN. Allons donc !

FRANÇOISE. Non, mon cher mari ; non, mon tendre époux... je veux finir mes jours ensemble.

JEAN. Ne badine pas, François... Voyons, pourquoi ne veux-tu pas divorcer ?

FRANÇOISE. Pourquoi je ne veux pas divorcer ? Parce que notre liberté nous rendrait comme ci-devant, c'est-à-dire, garçon et militaire.

JEAN. C'est ce qui te trompe.

FRANÇOISE. Comment cela ?

JEAN. Il y a amnistie... la paix est signée, les réfractaires seront graciés.

FRANÇOISE. Vraiment ?.. Ah ! Jean ! ah ! mon ami, que je t'embrasse !..

JEAN. N'approche pas !

FRANÇOISE. Ah ! je suis si heureux !.. Laisse-moi t'embrasser.

JEAN. Allons donc !.. Va faire partager ton bonheur à d'autres jones qu'aux miennes.

SCÈNE XIX.

LES MÊMES, M^{me} GERVAIS, LEDOUX, LOUISETTE.

M^{me} GERVAIS. Qu'est-ce donc ?

FRANÇOISE. Ah ! ma bonne tante ! ah ! M. Ledoux ! je suis au comble de la joie !.. Jean m'a tout appris... nous pouvons divorcer sans crainte.

LEDOUX. Et vous consentez ?

FRANÇOISE. Parbleu, oui... je cospens...

LEDOUX. Il est inutile de jurer... pour cela... FRANÇOISE. Que voulez-vous... la joie... et puis la nature qui reprend ses droits... Ah ! fichre... que je suis content... nom d'un petit bonhomme... cré tonnerre.

LEDOUX. Ah !..

M^{me} GERVAIS. Françoise !..

FRANÇOISE. Mais j'y pense, j'ai mon plan... que je devais mettre à exécution...

JEAN. Quoi donc ?..

FRANÇOISE. Le registre de l'état civil ne badinant pas... en avant mon grand moyen... Ah ! ma tante... ah ! Louise... ah ! Jean... je suis l'homme du monde le plus heureux... adieu...

(Ils'en va.)

SCÈNE XX.

LES MÊMES, excepté FRANÇOISE.

LEDOUX. Comment ! que dit-elle ? Je suis l'homme du monde le plus heureux... Vous l'avez entendu, M^{me} Gervais ?..

M^{me} GERVAIS. Oui... et je ne comprends pas...

JEAN. Comment... vous ne comprenez pas... c'est cependant bien simple... puisqu'elle n'est pas du beau sexe...

LEDOUX. Que diable nous chantes-tu là ?..

JEAN. Françoise porte des culottes...

M^{me} GERVAIS. Quelle est cette plaisanterie ?..

JEAN. Allons, bon !.. mais quand je vous dis, M^{me} Gervais, que Françoise est votre neveu... et qu'il n'est pas votre nièce... mais j'ai cru que vous le saviez...

LEDOUX. C'est la première fois que j'entends dire cela.

JEAN. Mais cette lettre que vous avez reçue de Quimper...

LEDOUX. Cette lettre m'annonçait... que ta femme avait été aimée par un officier de la garnison... et qu'elle l'avait rendu père de deux enfants.

JEAN. La garnison...

M^{me} GERVAIS. Ah ! quelle horreur.

JEAN. Quelle erreur... vous voulez dire... j'y suis, à présent... on vous a donné des renseignements sur sa sœur...

LEDOUX. Je n'y comprends rien.

M^{me} GERVAIS. Ni moi non plus.

JEAN. Quoi ! vous ne comprenez pas que Françoise est un lâche... un lâche... comme moi... qui voulant se priver de payer sa dette à la patrie... a pris les habits de sa sœur... est venu ici se faire épouser.

LOUISETTE. Tiens, tiens, Françoise est un garçon...

JEAN. Taisez-vous, Louise, pas de réflexion...

LEDOUX. Allons... ta femme s'est moqué de toi en te faisant croire...

M^{me} GERVAIS. Sans doute...

LEDOUX. Quoi qu'il en soit... il faut connaître la vérité, et sortir de cette situation... Je vais lui parler.

M^{me} GERVAIS. C'est cela !.. M. Ledoux.... allez!.. (Le retenant..) Mais j'y pense... si ce que dit Jean n'était pas vrai... si ma nièce n'était pas mon neveu...

LEDOUX. Diable !.. c'est juste... il ne serait pas convenable... C'est à vous, M^{me} Gervais qu'il appartient...

M^{me} GERVAIS. Sans doute...

LEDOUX, l'arrêtant. Mais j'y pense, à mon tour; si ce que dit Jean était réel... si Françoise était François...

M^{me} GERVAIS. Vous avez raison... cette position est très délicate.

JEAN. Allons bon ! v'là qu'on ne va pas pouvoir constater la vérité, à présent... voyons Louïsette, c'est-il un homme, oui ou non ?

LOUISETTE. Est-ce que je le sais, moi !

UN PAYSAN, apportant une lettre. Pour monsieur le Maire !

(Il sort.)

LEDOUX. Qu'est-ce que c'est, voyons ! (Il lit.) « Adieu, ma tante, adieu, mon beau père... adieu, Louïsette, adieu, Jean ! je suis une femme trop malheureuse... Quand vous lirez cette lettre, je serai *nyée*.

M^{me} GERVAIS. Ah ! la pauvre enfant !.. courons ! courons !

LEDOUX. Pourvu qu'il soit encore temps !

(Ils vont pour sortir.)

SCÈNE XXI.

LES MÊMES, FRANÇOISE, en homme.

FRANÇOIS. Non il n'est plus temps... J'ai noyé Françoise.

TOUS. Ah !

LOUISETTE. C'est elle !

JEAN. C'est lui !

FRANÇOISE. Oui... c'est elle et c'est lui.

M^{me} GERVAIS. Comment, c'était donc vrai !

LEDOUX. Mais pourquoi faire croire qu'on s'est noyé.

FRANÇOISE. Parce que notre mariage était constaté sur les registres de l'état civil... et pour ne plus être inquiétée, je me suis débarrassé de Françoise.

LEDOUX. Je comprends...

FRANÇOIS. Aussi, votre intérêt à tous me répond de votre discrétion.

LEDOUX. Parbleu !

FRANÇOIS. Et à toi, aussi, Jean !

JEAN. C'est égal, j'ai toujours sur le cœur les coups de pied que tu m'as...

FRANÇOIS. J'oublie tout !

JEAN, le regardant. Ah ça ! mais, Dieu me pardonne, c'est ma redingotte des dimanches que tu as là ?..

FRANÇOIS. Je le sais bien.

JEAN. Et mon pantalon ?

FRANÇOIS. Très bien !

JEAN. Et mon chapeau ?..

FRANÇOIS. Aussi !..

JEAN. Fais-moi donc le plaisir de me rendre tout ça.

FRANÇOIS. Pourquoi ça ? tu n'as pas besoin d'une redingote marron... puisque tu viens de perdre ta femme et que tu dois porter le deuil...

JEAN. Merci !

FRANÇOIS. M. le Maire, je vous enjoins de faire porter mon deuil à votre fils... quand ça ne serait que par bienséance !..

LEDOUX. Il a raison.

FRANÇOIS. Et puis tu me feras le plaisir de me pleurer, de me regretter...

JEAN. Je t'en souhaite !..

FRANÇOIS. Oui, eh bien ! tâche d'être gai... de t'amuser pendant les six mois de ton deuil... c'est à moi que tu auras à faire... Ah ! maintenant, Louïsette, m'aimez-vous toujours... quoique je ne sois plus François.

LOUISETTE. Pardi ! je vous aime bien davantage...

JEAN. Eh bien ! Louïsette ?

FRANÇOIS. Eh bien ! je vous donne ma main.

LOUISETTE. Et moi, la mienne !

JEAN. Oh ! non... un instant... merci... je m'y oppose...

FRANÇOIS. Tu t'y opposes... toi, d'abord... tu es veuf... tu ne peux te marier avant quelques mois... ensuite, tu as rendu ta première femme trop malheureuse... j'en sais quelque chose...

JEAN. Oh ! si jamais... je peux te faire...

FRANÇOIS. Avise-t'en...

(Il fait un geste.)

CHOEUR.

Aux de l'Ambassadrice.

Ah ! quel bonheur extrême !

En ce jour,

Ce coup ! qui s'aime,

Sans retour !

Voilà ses vœux comblés par l'amour.

Bien suprême

Ah ! quel bonheur extrême !

En ce jour,

Ce coup ! qui s'aime

Sans retour,

Voit ses vœux comblés par l'amour

Quel beau jour !

FIN.